

rappelle fort bien, car je lui en ai fait l'observation, il n'y a pas quinze jours, une fois que je le rencontrai, à quelques kilomètres d'ici, dans l'Oucat.

—Oui, oui... fit à son tour celui qui n'avait pas encore parlé. C'est Cuchillo. Cela n'est pas douteux. Je reconnais sa taille, sa figure, autant qu'on en peut juger par ce qu'il en reste; son encolure, ses vêtements. Il n'y a pas de doute...

—Et comme Clermont a filé, en abandonnant le corral, aussi que le prouve l'encolure brisée par les efforts des moutons affamés, c'est lui qui l'aura tué.

—C'étaient pourtant deux vieux amis !...

—Cela n'empêche pas les coups de couteau.

—C'est vrai.

—Du reste, ce n'est pas un assassinat... Ils se sont battus.

—Tenez, amigos, voilà du sang sur sa navaja.

—Carajo ! tu as raison. Il n'a pas été le plus fort, voilà tout !

—Par la Vierge Marie, dans un duel au couteau, il faut bien qu'il y en ait un qui succombe. Ça été Cuchillo.

—C'était un bon garçon.

—Que faut-il faire ?

—On ne peut laisser son corps en proie aux oiseaux et aux mouches.

—C'était un brave et rude compagnon. Il doit reposer en terre chrétienne.

—C'est mon avis... Ramenons son corps à Buenos Ayres.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Un des gauchos partit en chasse, s'empara d'un cheval, avec son lasso, et le ramena éoument et dompté.

On lui passa une bride, on chargea sur son dos le cadavre à demi-rongé, aux trois quarts décomposé et le cortège funèbre se dirigea vers la ville, après que les gauchos eurent scrupuleusement enlevé les quelques petites richesses, abandonnées par les fuyards, qui n'avaient emporté que leurs provisions de cartouches, leurs fusils, leurs revolvers, et un peu de maté.

Le corps fut porté au premier poste de police de Buenos Ayres.

—Encore des coups de couteaux ! fit observer philosophiquement le chef de poste.

On plaça le corps sur une table; les trois gauchos racontèrent comment ils l'avaient découvert et retourneront au campo.

—Il faut pourtant faire une enquête... pour la forme, gro-mela le chef du poste.

Et il envoya un rapport au préfet de police de l'endroit, qui chargea un de ses subordonnés de procéder aux constatations nécessaires.

Celui-ci arriva à son tour.

—La première chose, c'est de constater légalement l'identité, dit-il avec ennui. Où sont les témoins ?

—Ma foi, ils sont partis. Ils ne pouvaient abandonner leurs troupeaux plus longtemps.

—Au moins fallait-il leur faire signer leur déclaration.

—Ils ne savent pas écrire.

—Qu'importe ? Vous dressiez un procès verbal. Ils faisaient une croix, et tout était dit. Maintenant, c'est à recommencer. Où sont-ils ? Au diable, sans doute !

—Oh ! tous les gauchos se connaissent. Il n'y a qu'à aller à la fonda, où ils se réunissent, répliqua le chef du poste de police, et on trouvera bien quelques-uns qui reconnaîtront le corps.

—C'est vrai. Qu'on fasse venir ceux qui seront là. Qu'on cherche surtout Coco. Il est de la police, il est Français, il doit

connaître celui-ci qui est Français aussi, ainsi que le prouvent les papiers que vous avez retirés de la poche de sa veste, bien qu'ils ne portent aucun nom.

Une demi-heure après, une dizaine de gauchos, requis par les agents, pénétraient dans la salle, et deux d'entre eux débalaient, sans hésiter, que le corps exposé à leur vue était celui de Cuchillo, qu'ils connaissaient pour l'avoir vu maintes fois.

Coco la Tête-de-Mort, prévenu, arrivait à son tour, sur ces entrefaites.

—Et toi, dit l'agent chargé de l'enquête, en s'adressant à ce dernier, au moment où il allait dresser un procès-verbal, — est ce que tu le reconnais aussi ?

Coco la Tête-de-Mort s'avança, regarda longuement le cadavre, inspecta soigneusement le visage.

Cela dura si longtemps que l'agent s'impatienta, et lui dit :

—Voyons, connaissez-vous Cuchillo ?

—Oui, très bien. C'est un ancien ami, un ancien compagnon à moi. Pendant des années nous ne nous sommes pas quittés.

—Alors, tu le reconnais, n'est-ce pas ?

Coco la Tête-de-Mort jeta un regard oblique sur ceux qui l'entouraient.

—Oui, fit-il enfin.

—Plus de doute, par conséquent. Voilà le procès-verbal dressé. Signe-le, ainsi que les camarades.

Coco prit la plume qu'on lui présentait, et signa son nom qui était, on se le rappelle, Vigot.

Les deux autres gauchos firent des croix, et l'acte mortuaire de Jean Pruneau, dit Cuchillo, fut définitivement dressé.

—Quant à l'assassin, ajouta l'agent, c'est évidemment son compagnon, Louis Clermont, puisqu'il est en fuite.

Et tout fut dit.

La police ne se donna pas même la peine de le rechercher pour la forme.

S'il avait volé des bestiaux, — eût été différent; mais des coups de couteau, cela ne compte guère et ne déshonore personne.

Tout le monde se retira, et Coko la Tête-de-Mort regagna la fonda, en murmurant :

—Les imbéciles ! Si on peut appeler ça une police ! Ils n'ont pas même vu qu'on avait rasé un cadavre, puisque la peau, à l'endroit de la barbe coupée, était blanche et non brûlée par le soleil, comme le reste du visage.

« Ce corps-là n'est pas le corps de Cuchillo, bien qu'il ait tous ses vêtements, son couteau, ses papiers, et qu'il lui ressemble étonnamment. C'est le hochonnet que j'ai trouvé, l'autre jour, au corral, et dont la ressemblance m'avait déjà frappé.

« Pourquoi l'ont-ils tué et pourquoi Cuchillo se fait-il passer pour lui ?

Il se gratta le front.

—Il y a là un mystère que je n'étais pas assez sot pour révéler à ces niais, mais que je découvrirai. Il doit y avoir de l'argent à gagner là dedans.

« Je connais Louis Clermont. C'est un malin... Eh ! bien, je suis aussi malin que lui; et je les ferai chanter, au besoin, si cela en vaut la peine.

Et Coko la Tête-de-Mort se frotta silencieusement les mains.